

Poésie et féminisme

De la chair à la langue

Elles écrivent de la poésie. En plus, souvent, de textes romanesques ou d'essais. Pourquoi la poésie ? Et quels liens font-elles entre leur pratique d'écriture poétique et leur implication personnelle dans un projet de société féministe ? C'est ce que Louise Dupré a demandé en entrevue à Madeleine Gagnon et France Théoret et, sous forme de textes, à Nicole Brossard, Yolande Villemaire, Marie Savard, Josée Yvon et Jocelyne Felx.

La décennie 1970 a vu se manifester, au Québec, une génération de femmes qui ont contribué à renouveler la poésie. Je pense à des écrivaines comme Nicole Brossard, Madeleine Gagnon, France Théoret et Yolande Villemaire. Je pense aussi à Louky Bersianik et à Jovette Marchessault : en plus des romans et pièces de théâtre qu'on leur sait, elles ont toutes deux publié des textes poétiques. Il faut nommer Anne-Marie Alonzo, Geneviève Amyot, Germaine Beaulieu, Denise Desautels, Jocelyne Felx, Suzanne Jacob, Marie Savard et Josée Yvon, entre autres. Ce n'est pas un hasard si leur démarche a coïncidé avec la montée du neo-féminisme : leur poésie à toutes est marquée par ce courant de pensée ; elle fait émerger un sujet-femme conscient de son oppression, un sujet qui explore les multiples facettes d'un imaginaire au féminin, avec la spécificité de son désir, et inscrit le corps féminin jusque-là censuré.

Quelques-unes d'entre elles m'ont parlé de leur écriture. Nicole Brossard et France Théoret ont été co-fondatrices des *Têtes de poche*. Nicole Brossard a réalisé, avec Luce Guilbeault, le film *Some American Feminists*. France Théoret est directrice du magazine *Spirale*, où elle tente de penser une critique au féminin. Madeleine Gagnon a travaillé dans des groupes de femmes : sa poésie a été traversée par les théories marxiste, féministe et psychanalytique. Yolande Villemaire a publié dans de nombreuses revues littéraires, féministes et contre-culturelles : ses textes font le lien entre ces tendances. Josée Yvon a dévoilé, dans ses recueils, le vécu de femmes qui n'ont jamais eu droit à la parole : prostituées, strip-teaseuses,

danseusestopless, etc. Marie Savard poursuit son travail à la fois comme chanteuse et comme poète. Quant à Jocelyne Felx, elle a été cette année co-récipiendaire du prix Émile Nelligan pour son recueil *Orpailleuse*. Je me suis interrogée avec elles sur le rapport existant entre «la question des femmes» et leur poésie.

Comme le fait remarquer Madeleine Gagnon, il y a deux générations de femmes écrivaines : celles d'avant le féminisme et celles d'après. Elle ajoute que, pour sa poésie, l'impact du féminisme a été prépondérant.

Madeleine Gagnon : «Ça a été très très important, ça a été déterminant, bouleversant, révolutionnaire, parce que j'avais commencé à écrire quand j'ai lu les premiers textes féministes, qui venaient dire l'oppression du corps avec ses effets et ses répercussions sur le langage. J'étais complètement ouverte à toutes les questions que je pouvais lire sur l'oppression des femmes, puis je voulais lier ça à l'assujettissement des femmes. Ça rejoignait toute ma recherche sur le langage. Ça a été très important qu'il y ait des militantes qui viennent nous dire de partout ce qui se passait dans les prisons, la torture faite aux femmes, les viols, les femmes battues, l'avortement, tout, comment dans la quotidienneté le corps était vécu. Et on venait nous dire ça et on ne pouvait nous le dire que par le langage, que par la parole.»

Pour France Théoret, le fait d'être féministe a eu une incidence marquante sur son écriture. Elle voit le féminisme comme une dynamique.

France Théoret : «Pour moi, le féminisme, c'est ce qui a transformé mon rapport

au réel, qui l'a articulé aussi, c'est ce qui me donne le droit d'espérer malgré tout ce que je vois de désespoir. Ça me poursuit. Quand je suis seule à ma table de travail, c'est certain que je suis habitée par les manifestations, par les paroles vivantes, comme je suis habitée par les paroles mortes du patriarcat. J'aime beaucoup travailler sur les lieux communs, les idées reçues, les diverses idéologies, les stéréotypes, pour les déconstruire.»

La poésie des années 1970 a dénoncé la condition faite aux femmes et travaillé à mettre sur papier un imaginaire féminin correspondant à de nouvelles valeurs.

France Théoret : «Pour les femmes, tant qu'elles n'accèdent pas soit à une conscience féministe, soit à leur propre langage, ce qui leur fait défaut, justement, c'est de mettre en mots leur représentation du monde.»

Cette nouvelle vision du monde dit le privé des femmes : leur quotidien, leurs peurs, leurs amours, leurs espoirs, leurs utopies. Et les femmes-poètes ont voulu trouver d'autres façons de «parler» leur imaginaire, en détournant la langue de son usage normatif, habituel, pour la réinventer. Faut-il rappeler qu'il existe un lien étroit entre la langue et le pouvoir ? Que dans la civilisation patriarcale où, depuis des temps immémoriaux, le corps est dissocié de l'esprit, seule la signification des mots garde une valeur ? Les femmes ont cherché, dans leur poésie, à redonner du corps aux mots, du rythme à la phrase, de la chair à la langue. Elle ont prospecté la matérialité du langage pour lui insuffler de l'épaisseur, du volume. Dire autrement, c'est énoncer de nouvelles réalités. En ce sens, on peut affirmer que féminisme et langage ne sont pas dissociables.

Madeleine Gagnon : «Il y a eu un moment dans la lutte des femmes où on a réalisé qu'on ne pouvait pas aller plus loin si ça ne passait pas par une remise en question du langage et par les rapports du corps des femmes au social.»

Il n'en reste pas moins que la poésie et le militantisme ne peuvent pas se recouvrir entièrement. Ce sont deux démarches que certaines femmes vivent conjointe-



Photo Denyse Coulu

France Théoret



Photo Kéro

Madeleine Gagnon

ment, bien sûr, mais qui demeurent parallèles.

France Théoret : *« Bien sûr, il faudrait que la poésie descende dans la rue : ce serait son plus beau jour. Mais dans les faits, la poésie s'écrit solitairement. On ne peut pas la faire pendant une marche de manifestation. On en a le rythme, ça nous poursuit chez nous après, mais quand on travaille le texte, on est seule. L'écriture demande d'être nourrie, d'avoir des énergies, mais quand une femme veut écrire, elle se retrouve à sa table de travail, séparée des autres femmes. »*

De plus, on ne peut pas ignorer qu'il y a une différence entre le langage militant et le langage poétique : le premier adopte le langage de la communication, alors que le second se tourne vers une langue ludique, une langue de plaisir, de jouissance. Voilà aussi pourquoi la poésie est jugée déconcertante.

France Théoret : *« On parle davantage d'écriture au féminin que de poésie féministe, dans la mesure où le féminisme serait en fait le message qui primerait sur la forme, sur l'écriture. C'est toujours le grand débat finalement : « Est-ce que c'est le sens qui est le plus important ou la forme ? » Or, par rapport à la poésie, pour moi, c'est le rythme. Je voudrais que les choses soient indissociables du rythme. »*

Il faut donc se laisser bercer par le rythme, par les sonorités, comme si on écoutait de la musique. La poésie des femmes se fait sensorielle, sensuelle. Elle suscite l'oreille, l'oeil : elle n'est pas que message. On s'abandonne à elle plutôt qu'on ne la « comprend », on se laisse emporter, dériver. La poésie des femmes est un langage pulsionnel, érotique où le corps retrouve toute sa place.

Si on trouve la poésie moderne difficile parce qu'elle résiste à une compréhension immédiate, c'est qu'on en oublie cette dimension. Pourtant, il faut voir que les textes poétiques se rapprochent souvent des performances théâtrales, de la sculpture contemporaine, de la peinture, de la danse, de la photographie, de toutes ces formes d'arts qui dérangent parce qu'elles sont des expériences-limites, parce qu'elles visent autant à exprimer des sensations, des

sentiments, qu'à montrer des objets, qu'à représenter des situations.

Subversive, cette poésie l'est également parce qu'elle se moque des frontières entre les genres littéraires.

France Théoret : *« J'ai très rarement écrit des poésies en vers ; je les ai presque toujours faites en prose et il y a presque toujours quelques bribes de narration. »*

Et les romans de cette génération de femmes ne sont pas des romans traditionnels, mais gardent trace d'une écriture poétique. De même, d'autres textes : par exemple, *« Les vaches de nuit »* de Jovette Marchessault (Tryptique *lesbien*. Éditions de la Pleine lune) appartient-il à la poésie ? au récit ? au théâtre ? Il y a bien, chez les femmes, rejet des genres admis. Il y a aussi refus des barrières entre la théorie et la fiction, entre l'essai et la poésie. Ainsi, *Amantes* de Nicole Brossard ou *Nécessairement putain* de France Théoret ou *Au coeur de la lettre* de Madeleine Gagnon ou *Lettre de Californie* de Jovette Marchessault, pour ne citer que quelques titres, peuvent être considérés comme des fictions théoriques, puisque toute une pensée y est développée.

Madeleine Gagnon : *« La liaison du théorique et du poétique, il y a plusieurs femmes qui veulent la faire dans leur écriture et qui la font. Moi, c'est une préoccupation qui revient dans tous mes textes. »*

La poésie peut beaucoup pour miner la pensée patriarcale, pour donner des bases neuves à une culture au féminin. Elle sert de catalyseur à l'écriture des femmes. *« Plus que le roman, affirme Madeleine Gagnon, parce que dans la poésie tout est permis. »*

Les femmes ont toujours été portées vers la poésie : ce genre littéraire leur a correspondu, car elles n'avaient pas la disponibilité pour entreprendre une oeuvre de longue haleine. Le fait que le poème soit court a permis aux femmes d'écrire et continue de le leur permettre : les écrivaines aujourd'hui continuent de le faire. Elles ont une tâche, soit parce qu'elles doivent gagner leur vie, soit parce qu'elles travaillent au sein de maisons d'édition, de revues, de groupes de pression, soit parce qu'elles doivent s'occuper de leurs enfants.

Madeleine Gagnon : *« La seule année où j'ai écrit un vrai roman, c'est que j'avais eu un congé sabbatique. Sinon, les fragments parce que les enfants. La durée du poème avait la durée de l'entre-deux têtes. »*

La contribution que constitue la poésie des femmes ne doit pas être négligée. Bien sûr, le privé est politique. Et les femmes, en portant leur imaginaire sur la place publique, ont fait beaucoup pour circonscrire leur non-dit, pour cerner les différents aspects de leur identité individuelle et collective. La poésie peut aider, certes, à relancer le questionnement féministe. France Théoret : *« Quand je vais réciter de la poésie à un endroit, ce n'est pas rare que ce soient des femmes qui viennent ensuite parler et que ça anime des discussions. Ça n'anime pas des discussions sur la poésie elle-même, mais bien sur la question femme. »*

Il ne s'agit pas d'affirmer que la poésie peut remplacer le militantisme : d'ailleurs, ce n'est pas là son but. *« Il peut y avoir une incidence de la poésie sur le féminisme, poursuit France Théoret, mais après d'autres formes. »* Il s'agit par contre de voir que les apports du féminisme ont permis l'inscription d'une autre poésie et que cette poésie, à son tour, ne peut que bénéficier aux femmes.

Madeleine Gagnon : *« De façon générale, toute recherche menée sérieusement par les femmes, par plusieurs femmes, va aider toutes les femmes. Toute exploration entreprise par les femmes peut apporter beaucoup. Évidemment, l'exploration du langage, beaucoup, beaucoup aussi, parce qu'on sait que la femme n'était pas sujet du langage, elle n'était pas là. »*

Elle y est maintenant : la poésie au féminin peut dès lors entrer dans l'histoire. Et le tournant de la décennie 1980 voit apparaître de nouveaux noms : Louise Cotnoir, Célyne Fortin, Hélène Grimard, Francine Saillant, Élise Turcotte et d'autres encore. L'exploration de l'écriture se poursuit, au rythme même où le mouvement des femmes prend de l'expansion.

Propos recueillis par
LOUISE DUPRÉ



Photo: Réault

Jocelyne Felx



Photo: Claudine Yvon

Josée Yvon

Comme une photographie sur un bureau

La poésie m'est initiation. J'y suis en état de route. La cuisine ouvre sur une passerelle menant partout. Mes mots, mes coins de jeux sont des bazars afghans, et j'ai l'imaginaire regorgeant de bagages et de campements. Je n'invente rien. Je ne suis qu'un miroir reflétant l'étrangeté de mon être depuis que l'ordre d'un certain langage préfabriqué s'est fêlé, vieil ustensile gardant en sa peau plaintive on ne sait quelle fausse cicatrice qui craque en une fois et le vide. Le langage codé d'avance, légué par un ordre antérieur, a été dessoudé par des femmes qui lui injectèrent des sens vierges, le restituant à l'état naturel d'avant le discours. Nous ménageant un espace pour le rire et le rêve. Oh ! je me sens encore ce grand canot cousu limité dans ses mers intérieures, premier texte d'un palimpseste voulu par des marchands de la baie d'Hudson. Travailleuse de petite vie. Nous n'en sommes pas encore au paradis tout de même ! Je me sens encore comme une photographie sur un bureau. L'amour, la comédie, le «singspiel» brillent sur le carton glacé. Les corps sont avalés par la beauté et paraissent les

jouets de l'environnement Zezana, maison Luftwaffe, faïence de grand feu et robot culinaire sont les faces trop voyantes d'une réalité silencieuse refermée sur ses angoisses et ses espoirs. Les couleurs claires de l'industrie rubanière des femmes, les cafés intimes trop longtemps épiés par ces Sherlock Holmes faussement déductifs jugeant du corps-désir de leurs femmes par les coups de brosse appliqués sur le chapeau des hommes (L'escarboucle bleue), c'est de la fiction fantastique pour l'autre siècle. Mais dans l'état stagnant des choses ! Je crois plutôt faire partie de quelque chose qui est à son début. Je ne sais pas avancer comme les Boeing supersoniques. L'osmose entre le réel et le livre ne permet aucune contemplation narcissique. J'ai le sens du détail quotidien et je tente de saisir cette part de «mère» débouchant sur l'idée des organisations humaines. D'invariant lié aux valeurs patriarcales, je me fais l'âme d'une variable sur mes pages et dans la vie.

JOCELYNE FELX

Pas de lesbiennes dans le Ku-Klux-Klan

Nouvelle-née. Elle sort du littoral, mais elle connaît, elle n'est plus noyante, ventre absente. On n'échappe point au battement d'espoir de cette contagion rude.

Son corps cultive sa propre transe radicalement fière.

Une à une ses cicatrices racontent le long combat et s'ouvrent comme des réservoirs

Elle régurgite des photos patriarcales qui se dénoncent d'elles-mêmes.

Nos femmes défient le rhéostat des veines et se parlent à l'orifice des corps après l'éveil, la déclaration, l'épandage comme un virus, elles organisent une fête où l'une apporte aussi bien les cheveux d'ange que l'autre la poudre de poulet.

Une danse fébrile, hirsute, mais le focus ne se fractionne pas.

des communiqués s'épinglent sur le fond sonore des vibrations,

des rythmes rauques, doux, violents, ET CE N'EST PAS ASSEZ

je dirai, les désarrois, les égarements pour vaincre la solitude pauvre

je dirai surtout les victoires pour la même raison,

cendrillon suicide son complexe tuée de plus en plus claire me renvoie

Virtuellement toutes les filles sans nom,

ou qui portent celui d'un, d'une autre, perdues, liées en des corridors hystériques, à l'hypoténuse du fantasme et

du quotidien où planent des voix singulières =

«Feminism is a perspective on life a perspective on everything from budgets to butterflies.»

Charlotte Bunch, *Feminism in the '80s : Facing Down the Right*, Inkling Press, Denver, 1981.

Les grandes éventreuses facilement s'unissent pour trouver les cloques du Klan, même y laisser de leur sang, pour souffler plus loin le doux dérèglement... de vieilles esclaves sortent encore des maisons et s'y sauvent barbouillées de peur,

il faudra s'armer pour aller caresser toutes ces belles chevilles ex-centriques. et nous serons amalgamées dans des strates capricieuses et féroces avec Rosie la riveuse, à qui ils enlevèrent son métier à la fin de la guerre

JOSÉE YVON



Photo: Michel Lemieux

Yolande Villemaire

Rose Sélavy

Féministe, je le suis depuis que je connais le mot. C'est un de ces mots qui arrive comme ça, d'on ne sait trop où et qu'on utilise d'emblée tellement il répond à une sensation organique qu'il permet enfin d'identifier. Féministe, je n'en finis pas de l'être.

Dans *La vie en prose* (1980) j'ai créé Nane et Rose et Vava. Célia, Lotte, Alice, Noëlle, Maud et Caria pour peupler la fiction d'héroïnes. Petite, j'avais souffert cruellement du manque d'héroïnes féminines, de modèles auxquelles j'aurais pu m'identifier. Alors j'ai inventé Blanche, j'ai inventé Yvette, j'ai inventé Gabrielle pour les rendre réelles. Gabrielle est apparue dans ma vie deux semaines après le lancement de *La vie en prose*. C'est une chamane américaine ; elle est devenue ma maîtresse et c'est à elle que j'ai dédié *Ange Amazone* (1982). C'est une lettre à elle et à Estelle, à Valentina, à Iris, à Andjela, à Yvette, à Janice, petites filles de l'arc-en-ciel, facettes d'Elle, mon anima.

Le 21 mars 1982, alors que la neige tombe dans l'équinoxe de printemps, Rose Sélavy voit le jour sur la rue Rachel. Sont réunies ce jour-là chez Isabelle Larrivée : Claudine Bertrand, Lorraine Cadotte, Denise Delcourt, France Gélinas, Lisette Ménard, Marie-Madeleine Raoult, Colette Tougas et moi-même. Il y a aussi Amiel, trois ans, la petite fille de France qui, dans *La vie en prose* s'appelle Rose. C'est France-Rose

qui, en septembre 1981, proposait la création de ce groupe d'écriture. Comme par magie, nous nous retrouvons quelques mois plus tard autour d'une table de fête garnie de roses talisman, vêtues de rose et investies du pouvoir de l'amour qui nous anime. On lit : *Pour une ontologie du féminisme radical* de Mary Daly, on parle du *Dinner party* qu'on peut voir encore au Musée.

Mais on est les personnages de *La vie en prose* s'exclame Claudine-Carla ! Rose Sélavy nous souffle ses secrets à l'oreille depuis. Claudine écrit *La nuit des temps*, Isabelle écrit *Gracia von Hendricks*. Colette *Le regard tourné vers l'est* et Lorraine *Wapiti*. Les autres cherchent encore les titres de leur projet d'écriture pendant que j'écris *La Constellation du Cygne* dans laquelle elles apparaissent toutes.

Rose Sélavy est une spirale. Le 21 mars 1983, avec l'arrivée de Nicole Smith, nous serons dix. Dix femmes réunies dans l'art de guérir leur anima blessée comme le beau visage blanc d'Eva Mattes dans *Allemagne mère blafarde*. Rose Sélavy est une ange amazone au galop dans l'holomouvement, mariée mise à nu par ses célibataires même, androgyne astral de la cinquième dimension. Rose Sélavy, c'est l'intégrale de l'essentielle en nous

YOLANDE VILLEMAIRE

LA STRATÉGIE DU SEXE



Balayé,

le vieux mythe de la répartition des rôles voulant que les mâles ont toujours été physiquement plus torts **que les femelles**

Se fondant sur les découvertes

les plus récentes, une anthropologue américaine

fournit une explication forte et novatrice

l'aube de l'humanité ne se serait jamais levée

si, il y a quelques millions d'années, la femelle n'était devenue **l'être le plus**

sexuellement disponible de la planète,

pour s'acquérir l'aide du mâle.

De ce "contrat sexuel" allait découler

la famille, les émotions, le besoin de

communiquer,

et, au fil des millénaires,

l'organisation sociale,

politique et religieuse

du groupe humain

DIFFUSION

FRANCE-AMÉRIQUE



Photo: Marik Boudreau

Marie Savard



Photo: Denyse Coulu

Nicole Brossard

Une sonde dans l'imaginaire femelle

Montréal, le 14 février 1983

Francine,

En réponse à ta lettre du 1er février, voici où j'en suis. Pourquoi je fais de la poésie ? Je sais que j'en fais. Qu'est-ce que la poésie ? Je la sens plus que je la pense. Je pourrais peut-être en parler comme d'une perception sensible, une présence au poul de l'environnement, à la mémoire du présent. La poésie avec des mots ? Incarnés, entendus, écrits. Cette matière-mots dont on se sert ou qu'on s'approprie, selon les artisans. Car on peut faire bien des choses avec des mots. Les empiler, les embriquer les uns dans les autres pour en faire un mur, ou s'en servir comme des pierres sur lesquelles on marche pour traverser la rivière. Ce qui ne veut pas dire écrire comme un pied, penserait ma grand-mère.

Comment la poésie concerne le féminisme ? Le féminisme, une lecture de la réalité à travers une identité «singulière et collective» qu'on cherche encore, et la poésie, une

perception de la réalité en tant que sujet nommante. C'est en ce sens que je verrais un lien entre poésie et féminisme. Et encore, il faudrait être vigilante pour ne pas tomber dans un concubinage sado-masochiste où la poésie se retrouverait timidement coincée sous une autre grille. Je ne voudrais pas voir se reproduire le duel idéologie/émotion que nous a charrié la culture qu'on connaît. Et, pour revenir au mur de tout à l'heure, je pense qu'on risquerait de ne rien nommer. Nous aurions perdu une importante sonde dans l'imaginaire femelle, qui n'est pas uniquement faite de mauvais rêves. La manie qui se colle parfois aux tenantes et tenants d'une idéologie, c'est de transformer cette dernière en police. Et je pense que la peur a toujours été dans la police. Je pense aussi que des femmes-polices, ça n'existe pas.

MARIE SAVARD

La conscience a vif

L'écriture est pour moi un lieu privilégié de recherche, de réflexion, d'expression et d'intervention dans un social sexiste, dans un culturel misogyne et dans un politique phallocrate. Dans la mesure où nous pensons (idées et émotions) avec des mots et que nous sommes conditionnées très fortement par les images mentales qui sont inscrites dans la langue, écrire c'est pour moi rendre visible ce que la langue cache aux femmes. Et la langue nous cache deux choses : l'imposture masculine et notre propre potentiel. Écrire c'est donc pour moi rompre avec le contenu des images patriarcales concernant les femmes et c'est aussi avoir la possibilité de faire advenir dans la langue et conséquemment dans la pensée de nouvelles perspectives, des images positives et captivantes de nous, faire émerger en somme notre présence. La langue française, comme bien d'autres d'ailleurs, cache les femmes derrière le mot Homme ; de plus elle les rend invisibles dans la mesure où le masculin l'emporte sur le féminin. Ce qui est une règle grammaticale est aussi une règle sociale. Nous rendre visibles dans la langue, c'est modifier «l'esprit de la lettre» et de la loi.

La poésie c'est passion radicale et irréversible vers ce que je suis, c'est en quelques mots me recueillir, la conscience à vif. C'est l'instant qui transforme la vision en privilégiant chaque mot. Instant textuel dans lequel toutes nos certitudes convergent. C'est l'accomplir exceptionnel de ce que nous sommes.

Qu'à travers la poésie, des femmes (qui écrivent et qui lisent) se donnent du plaisir, du désir et voyagent dans la langue jusqu'à y retrouver la plus intime et la plus exigeante de leurs pensées, voilà qui me donne à imaginer la poésie comme indispensable dans nos projets, «notre vaste complot» comme le dit si bien Louky Bersianik

NICOLE BROSSARD

Quelques titres

Anne-Marie Alonzo : *Geste* (Éditions des femmes)
Geneviève Amyot : *Dans la pitié des chairs* (Noroit)
Germaine Beaulieu : *Sortie d'elle(s) mutante* (Quinze)
Louky Bersianik : *Maternative* (VLB éditeur)
Nicole Brossard : *Le centre blanc*, rétrospective (Hexagone) ; *Amantes* (Quinze)
Denise Desautels : *La promeneuse et l'oiseau* (Noroit)
Jocelyne Felx : *Feuillets embryonnaires*

(Écrits des forges) ; *Orpailleuse* (Noroit)
Célyne Fortin : *Femme fragmentée* (Noroit)
Madeleine Gagnon : *Au coeur de la lettre* (VLB éditeur) ; *Autobiographie*, rétrospective (VLB éditeur)
Hélène Grimard : *Haute tension* (Pleine lune)
Suzanne Jacob : *Gémellaires*, suivi de *Le chemin de Damas* (Biocreux)
Jovette Marchessault : *Lettre de Californie* (Nouvelle Optique)
Francine Saillant : *Ruptures* (Éditions Dérives)
Marie Savard : *Journal d'une folle* (Pleine lune)

France Théoret : *Bloody Mary* (Les herbes rouges) ; *Une voix pour Odile* (Les herbes rouges) ; *Vertiges* (Les herbes rouges) ; *Nécessairement putain* (Les herbes rouges)
Élise Turcotte : *Dans le delta de la nuit* (Écrits des forges)
Yolande Villemaire : *Machine-t-elle* (Les herbes rouges) ; *Du côté hiéroglyphe de ce qu'on appelle le réel* (Les herbes rouges) ; *Adrénaline* (Noroit)
Josée Yvon : *Travesties-kamikaze* (Les herbes rouges) ; *Danseuses-mamelouk* (VLB éditeur)

LOUISE DUPRÉ